

La Médiation de l'Église

Au premier abord l'Église catholique semble comparable à une société religieuse entre les autres. La religion la plus individualiste en effet ne peut se dispenser de s'organiser socialement si elle veut vivre, et plus elle se développe, plus aussi cette organisation se fait serrée et solide. C'est une loi de la nature humaine. Dès lors, l'Église catholique est-elle en apparence différente des innombrables confessions qu'elle côtoie dans le monde? On trouvera seulement qu'elle est plus unifiée, plus autoritaire, mieux hiérarchisée que les autres ; en un mot que cette part d'organisation sociale que doit accepter toute religion a été chez elle plus développée, plus perfectionnée.

Mais ceci est une vue très superficielle. Les efforts si nobles et si méritoires qui se sont faits depuis une cinquantaine d'années en vue d'aboutir à l'union des églises ont fait apparaître, avec un éclat que le contraste des autres confessions soulignait, un caractère essentiel de l'Église catholique : *l'intransigeance*. Jamais elle n'a accepté le principe de concessions mutuelles qui semblait la base indispensable de toute solution unificatrice. A cause de cela le Saint-Siège ne se fait pas représenter officiellement dans les congrès pour la réunion des églises. Et pourtant cette union est un des vœux les plus chers des souverains pontifes et de tous les catholiques conscients des exigences de l'Unité : elle est un des objets que l'on propose à notre prière de la façon la plus pressante ; enfin, des membres éminents de l'Église catholique parmi lesquels se détache la grande figure du cardinal Mercier ont attaché leur nom à cette œuvre.

D'où vient cette attitude qui paraît contradictoire? De ceci tout simplement que l'Église catholique se présente comme la seule vraie église, comme pleinement vraie, et qu'elle ne saurait envisager l'union des Églises que comme le retour à son unité de ceux qui se sont séparés, ou l'entrée dans son sein de ceux qui appartiennent à des confessions nées en dehors d'elle. La seule vraie église, c'est-à-dire la seule que le Christ ait fondée et que Dieu reconnaisse pour sienne. La seule où l'humanité puisse mener authentiquement sa vie religieuse et satisfaire à

salut et dans notre activité religieuse un intermédiaire réel et créé entre l'âme et Dieu se rattache aux mêmes tendances philosophiques. Cela correspond à une vue des choses assez naturelle à l'esprit humain : il semble que tout le pouvoir que Dieu conférerait pour de bon à des créatures ne lui appartiendrait plus, comme s'il ne pouvait pas donner sans s'appauvrir. Comme il est inadmissible pour une conscience chrétienne, — et même simplement pour une philosophie saine, — que Dieu soit dépourvu de la toute-puissance, l'existence de créatures douées d'un véritable pouvoir, d'une efficacité réelle, paraît inconcevable. D'autre part on ne saurait non plus concevoir que Dieu établisse entre lui et l'âme un intermédiaire dénué de toute activité, complètement inerte. Outre l'inutilité absolue d'un tel être, en quoi mériterait-il le nom d'intermédiaire?

Ainsi, ou bien l'Église n'a aucun pouvoir réel de nous unir à Dieu, et elle n'est rien ; ou bien il faut lui reconnaître un tel pouvoir, mais alors Dieu n'est pas tout-puissant et unique auteur ni unique objet de notre vie religieuse : il n'est plus Dieu.

Cette difficulté est énorme, mais elle est aussi toute gratuite. Elle ne vaut que dans la mesure où est valable lui-même le fondement philosophique sur lequel elle repose. Or ce fondement est ruineux. Le Dieu des occasionnalistes ressemble trop aux créatures, sa causalité est conçue à l'image de celles des causes secondes. Pour ne pas compromettre ses prérogatives, il lui faut conserver jalousement tout pouvoir et se garder avec soin d'en communiquer une parcelle à qui que ce soit : car aussitôt le bénéficiaire deviendrait un concurrent. Le pouvoir qu'il détiendrait serait pris sur le pouvoir de Dieu, l'honneur qui lui en reviendrait serait une diminution de la gloire de Dieu.

Il n'en saurait être ainsi. Le pouvoir propre de Dieu est incommunicable, et quand il gratifie une créature d'une puissance véritable il ne la soustrait pas pour autant à sa toute puissance. De même qu'un chef ne perd aucunement sa souveraineté en conférant une autorité partielle à un subordonné, — car ce ne peut être qu'une autorité subalterne, qui tire de la sienne toute sa valeur, et qui ne peut s'exercer qu'en dépendance de la sienne, de sorte que quand le chef inférieur agit, c'est le souverain qui agit par lui, — de même Dieu ne voit aucunement diminuer sa toute puissance, quand il a constitué des créatures réellement capables d'agir : car elles n'agissent qu'en vertu de sa puissance et sous sa dépendance.

Une telle collaboration entre l'action infinie de Dieu et l'ac-

tion forcément limitée d'un agent créé peut paraître de prime abord difficile ou même impossible à concevoir : dans cette difficulté d'ordre métaphysique gît le fondement le plus solide de l'occasionnalisme. Mais, à y regarder de près, elle n'est que la transposition sur le plan de l'agir du problème métaphysique fondamental : comment à côté de l'Être peut-il avoir des êtres ? Car, s'il y a des êtres limités et dépendants — l'agir suit l'être —, il y aura aussi des actions limitées, et ces actions seront dans une totale dépendance à l'égard de l'Action infinie de l'Être souverain. Or il y a des êtres limités et ils agissent. Dieu a créé un monde qui n'est pas, qui ne peut pas être, un monde inerte : nous ne pourrions le nier sans nous nier nous-mêmes, car de ce monde nous sommes et notre négation même est une forme de notre action... Ce ne serait donc pas résoudre le problème que d'en supprimer un des termes au mépris de toute évidence. L'Action infinie de Dieu, parce qu'elle n'est pas le dynamisme aveugle d'une nature, mais qu'elle est dirigée par une pensée et animée par un amour libre, se restreint à la création d'êtres finis. De la même manière elle se restreint à mouvoir ces êtres du dedans à une action limitée, de façon qu'au lieu d'annihiler par sa toute-puissance leur propre dynamisme, — comme un ouvrier qui enlèverait l'outil des mains de l'apprenti pour faire le travail à sa place —, elle a pour objectif et pour effet de mettre en action ce dynamisme et de lui faire produire une opération et un résultat qui soient bien l'opération et l'effet de l'agent créé sans cesser pourtant de relever par tout eux-mêmes de l'agent incréé.

Ainsi en est-il de cette puissance réelle dans l'ordre religieux que Dieu a conférée à l'Église pour qu'elle soit son intermédiaire auprès des hommes. Il ne s'est en aucune manière dépouillé de sa propre puissance, car ce pouvoir qu'il accorde est d'un autre ordre que le sien. C'est un pouvoir essentiellement subordonné, tandis que le sien est essentiellement souverain, et il ne s'exerce que sous la dépendance du sien, qui ne cesse pas par conséquent d'être indispensable et universel : en bref, il ne se donne pas un concurrent, mais un serviteur.

*
*
*

Mais pourquoi ce serviteur puisqu'il est inutile, pourquoi un intermédiaire là où Dieu pourrait sans aucun doute agir immédiatement ?

La réponse la plus directe à faire à cette question est qu'il

en est ainsi parce que Dieu l'a voulu. Il doit suffire à notre esprit de comprendre que l'existence de cet intermédiaire n'est ni impossible, ni incompatible avec la majesté divine. Mais nous pouvons pourtant en saisir quelque peu la raison d'être.

Du point de vue de l'homme d'abord, la vie religieuse y aurait perdu le caractère collectif et social qui marque toutes les activités humaines. Il y eût eu autant de révélations, autant d'économies de salut, que d'individus. Le culte eût été purement individuel, même si plusieurs de leur propre gré s'étaient réunis pour prier : car une telle assemblée comme telle n'aurait eu aucune valeur propre devant Dieu, elle n'eût été que la somme des âmes qui l'eussent composée. Or la nature humaine est essentiellement sociale ; elle progresse normalement par la voie de l'enseignement, de la formation et du gouvernement extérieur et collectif. La vie humaine, même celle qui part des profondeurs de l'âme, a besoin pour s'épanouir de prendre des formes sociales.

Du point de vue de Dieu, cette solution, tout bien considéré, n'apparaît pas non plus comme la plus conforme aux exigences de la majesté souveraine. Car, si c'est une marque de déficience d'avoir besoin de subalternes pour faire une œuvre qu'on est impuissant à accomplir tout seul, c'est une marque de dignité au contraire d'exercer son autorité par l'intermédiaire de nombreux serviteurs. Dieu peut tout faire par lui-même, puisque c'est lui qui confère à ses intermédiaires toute leur puissance et qu'il ne cesse d'agir en eux et avec eux ; mais il fait éclater davantage sa grandeur en se servant d'eux de la sorte qu'en s'en passant.

C'est que l'occasionnalisme à la vérité ne magnifie Dieu en apparence que pour diminuer en réalité sa gloire. Car, selon la si profonde remarque de saint Thomas, « discréditer la perfection des créatures, c'est discréditer du même coup la perfection du Créateur »¹. On prétend que Dieu n'aurait pas pu, sans déroger à sa suprême dignité, accorder à ses créatures la dignité d'être vraiment causes, et on ne s'aperçoit pas que c'est là même refuser, à elles la bonté, au Créateur le pouvoir de leur conférer réellement la bonté et l'être.

La propriété essentielle du bien en effet est de tendre à se communiquer. Or, c'est par son action qu'un être communique

1. *III Cont. Gent.* c. 69 : « Detrahère perfectioni creaturarum est detrahère perfectioni virtutis divinæ ».

à d'autres sa perfection. De sorte qu'en définitive un être radicalement incapable d'agir, tel que les occasionalistes se représentent la créature, serait un être radicalement dénué de bonté. De façon générale c'est donc par libéralité que Dieu a donné à ses créatures le pouvoir réel d'agir et de produire. Non par une libéralité nouvelle, mais en vertu de celle-là même qui a inspiré l'acte créateur.

C'est à ce même genre de libéralité qu'est dû la puissance de l'Église. Tout homme qui a reçu la grâce et le salut, en vertu de la loi universelle de la fécondité du bien, est apte à collaborer au salut de ses frères. Dans cette aptitude générale est contenu le principe de la puissance de l'Église. Car, comme nous le rappelions plus haut, la forme normale que prend chez l'homme la fécondité du bien est la société. En agissant les uns sur les autres pour s'aider à vivre et à grandir, pour vivre ensemble, les hommes naturellement forment un corps social, et un corps social ne va pas sans une autorité humaine, en laquelle se concentre en quelque sorte la fécondité de tous les membres pour le bien, non pas précisément pour supprimer la fécondité individuelle, mais pour en multiplier l'efficacité. En instituant la hiérarchie ecclésiastique, dotée du pouvoir réel de communiquer aux hommes la sainteté reçue du Christ directement par le tout premier noyau chrétien et transmise ensuite de groupe en groupe et d'âge en âge, Dieu ne faisait que couronner l'œuvre de cette bonté infinie qui l'a poussé à créer l'homme d'abord et ensuite à le racheter.

D'ailleurs la libéralité du Créateur tourne toujours à sa plus grande gloire, et plus il donne pour donner, plus son œuvre manifeste sa propre bonté et proclame sa magnificence. Par les mille liens que leurs actions et leurs réactions nouent entre les êtres qui le composent l'Univers constitue un être doué d'assez d'unité pour avoir une bonté et une beauté propres, très supérieure à la simple somme de ses parties, et en laquelle se reflète la perfection et la bonté de Dieu beaucoup plus complètement que dans n'importe quelle créature individuelle. Pour mieux dire, chaque créature reçoit de sa participation à l'ordre universel un surcroît de perfection. De même dans l'ordre surnaturel, l'Église, composée du Christ, son chef, de la Vierge et de tous les chrétiens est beaucoup plus belle, beaucoup plus achevée, elle glorifie Dieu beaucoup mieux que n'importe laquelle de ses parties prise toute seule. Le Christ lui-même reçoit de son corps mystique un prolongement et un complément de sa perfection. Chacune des âmes retire de

son affiliation à la communauté chrétienne un éclat nouveau et irremplaçable : comme si en elle, à titre de partie, se reflétait la beauté du Tout. De sorte qu'en définitive la louange que Dieu reçoit de son Église a incomparablement plus de valeur que la somme de toutes celles que des créatures isolées, aussi nobles qu'on voudra, pourrait lui chanter.

Or une telle communauté spirituelle, si elle est réalisée sur la terre, implique l'institution d'un pouvoir réel de gouvernement. Car une société d'hommes ne peut être purement spirituelle, il y faut une autorité visible, capable de donner au corps social cohésion et unité. Capable aussi d'organiser la louange de Dieu et de lui donner ce caractère collectif qui en augmente tellement la valeur. Bref une autorité qui soit intermédiaire entre Dieu et les hommes, pour communiquer à ceux-ci les dons de Dieu et pour faire monter en retour vers Dieu leurs actions de grâces et leurs prières.

* * *

Mais justement le Christ ne suffit-il pas à remplir cet office? Vrai Dieu et vrai homme, Il est le pont jeté entre l'homme et Dieu, selon la magnifique métaphore de sainte Catherine de Sienne. Par Lui nous viennent toute grâce et toute vérité. Par Lui passent toutes nos louanges, nos actions de grâces, nos prières, nos réparations, bref toutes les œuvres de notre activité religieuse. Un autre intermédiaire n'est-il pas de trop? La tête de l'Église, nous demande-t-on, est-ce le Christ ou est-ce le pape?

C'est là une opposition factice. Car le pape pour l'Église universelle et l'évêque pour son Église particulière ne superposent pas leur autorité à celle du Christ, mais détiennent et exercent une autorité participée de celle du Christ. Jésus Lui-même a dit successivement ces deux paroles, qui s'opposeraient entre elles si l'opposition qu'on nous objecte était réelle : à *Pierre*, « tu es le fondement sur lequel je bâtirai mon Église ». Aux *juifs*, (en parlant de sa propre personne) : « la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre d'angle ». L'Église a-t-elle donc deux fondements? Non, elle est fondé sur le Christ dont Pierre et ses successeurs après lui sont les vicaires. « Qui vous écoute m'écoute », voilà la parole qui éclaire définitivement cette prétendue opposition. Et dès le premier siècle saint Ignace d'Antioche exprimait ainsi cette conception des rapports établis entre le Christ et la hiérarchie ecclésiastique : « Tout intendant

envoyé par le maître pour gouverner sa maison doit être accueilli comme celui-là même qui l'a envoyé ; il est donc manifeste qu'il faille regarder l'évêque comme le Seigneur lui-même »¹, il n'y a pas juxtaposition, encore moins concurrence, mais là encore subordination.

Pourquoi cet intermédiaire nouveau dans la hiérarchie entre le Christ qui est déjà lui-même un intermédiaire et les hommes ? On pourrait rappeler ici l'argument traditionnel tiré de la nature sociable de l'homme, qui a besoin de vivre en société et pour cela d'être placé sous une autorité visible, telle que n'est plus celle du Christ depuis l'Ascension. Mais il y a une raison plus pressante, tirée du fait de l'Incarnation. Pourquoi le Verbe s'est-il fait chair, sinon pour s'offrir à notre vue, à notre ouïe, à notre toucher ? pour matérialiser en quelque sorte et nous rendre sensible, sans l'amoindrir en rien, la divinité à laquelle doit tendre tout le mouvement de notre âme religieuse, et l'action divine qui nous purifie, nous sauve et détermine au fond de nous ce mouvement religieux ? Or le Christ est monté au Ciel, et n'est plus à la portée de nos sens : le bienfait de l'Incarnation dans son intégrité sera-t-il donc réservé à ceux à qui il a été donné de le rencontrer durant son existence terrestre ? Il a institué l'Église pour que cela ne soit pas : l'Église apostolique, qui par la suite ininterrompue de ses évêques se rattache au groupe primitif des apôtres qui ont eu la mission de faire part au monde entier de cette expérience intégrale intellectuelle, cordiale et sensible qu'ils avaient eu du Verbe incarné. C'est ce qu'exprime admirablement ces premières lignes de l'épître de l'apôtre saint Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, — car la vie a été manifestée et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous et que votre communion soit avec le Père et avec son fils Jésus-Christ ». Ainsi la chaîne des intermédiaires est nettement décrite : à la source et au terme de notre vie religieuse la Trinité sainte ; puis le Verbe incarné qui nous « manifeste » la vie éternelle ; après lui les apôtres qui ont touché de leurs mains, vu de leurs yeux cette manifes-

1. *Ep. aux Eph.* c. VI, v. 1.

tation de Dieu dans la chair, et qui par leur témoignage établissent le contact entre leurs auditeurs et le Christ disparu. Mais eux aussi vont disparaître, tandis que le monde continue et que commencent à se succéder les générations de cette humanité pour laquelle toute entière le Christ est venu : il leur faut des successeurs qui prolongent leur message jusqu'à la fin du monde, il faut que la chaîne de grâces et d'actions de grâces qui part du sein de la Trinité et y retourne soit dotée d'un anneau supplémentaire qui l'étende jusqu'à nous en nous joignant aux apôtres par un lien sensible et visible, — puisqu'il s'agit d'une chaîne sensible, la chaîne de l'Incarnation. Ce chaînon nécessaire c'est l'Église apostolique. Elle n'est pas un intermédiaire superflu, elle prolonge jusqu'à nous la médiation visible du Christ.

II. — Le problème de la médiation envisagé du côté de l'homme

Ainsi le rôle et l'importance que l'Église nous demande de lui reconnaître dans notre vie religieuse ne contrarient aucunement les droits souverains de Dieu et la situation incomparable du Christ. Mais nos aspirations religieuses les plus profondes ne sont-elles pas brimées? « Que d'hommes entre Dieu et moi ! » s'écrie le vicaire savoyard. Quand on aspire à trouver Dieu et à s'unir à lui dans la liberté sans laquelle il n'existe pas de vie spirituelle, être obligé de passer par cet organisme social, compliqué et lourd, et de se soumettre aux multiples lois promulguées par une autorité extérieure, n'est-ce pas une obligation intolérable et capable à elle seule de paralyser toute vie religieuse digne de ce nom, pour la réduire à n'être plus qu'un ensemble de gestes et de formules, une attitude entre toutes celles que nous impose du dehors notre participation obligée à la vie sociale? Voilà un aspect nouveau sous lequel le problème de l'Église se présente avec une acuité peut-être plus grande que précédemment, sans doute parce que cette fois c'est nous-mêmes qui sommes en cause, et en cela que nous avons de plus intime et de plus personnel.

La manière la plus simple de se débarrasser d'un sceptique qui nie le mouvement c'est, comme fit Diogène, de marcher en sa présence. De même ici, à ceux qui craignent que la médiation de l'Église avec tout ce qu'elle impose de discipline et de contrainte étouffe en eux l'esprit, on peut avant toute autre

explication montrer le magnifique cortège de mystiques qui, dans le sein de l'Église catholique, sont parvenus au sommet de la liberté spirituelle. Henri Bergson reconnaissait, avec cette loyauté parfaite qui donne une telle noblesse à son œuvre, que les types les plus réussis et les plus nombreux de mystiques étaient fournis par l'Église catholique. Mais comment pourrait-on méconnaître que tous se réclament de l'Église comme de la source de leur vie religieuse et son milieu nécessaire? Il faut donc que la médiation de l'Église, loin d'être étouffante pour l'âme lui soit au contraire une aide et un bienfait.

Mais la constatation d'un fait ne suffit pas à résoudre un problème ; il faut aussi en rendre raison. Il y a quelque chose de légitime dans ce désir de l'homme de s'unir à Dieu immédiatement : il importe de voir que la médiation de l'Église ne s'oppose pas le moins du monde à la satisfaction de ce désir. Bien plus c'est par elle qu'il se réalise.

L'Église en effet ne s'interpose pas entre l'âme du fidèle et Dieu. Notre foi atteint sans intermédiaire la vérité divine, le secret mystère de l'Être divin, tel que nous l'a révélé, en termes humains mais dont la portée est surhumaine, Celui qui est au sein du Père, le Christ. Notre espérance s'appuie directement sur sa promesse. Notre charité touche son cœur : elle est une amitié avec Dieu, avec tout ce que cela comporte d'intimité, de privauté et d'immédiateté. Le fidèle qui prie vraiment, s'unit sans intermédiaire à la sainte Trinité intimement présente en lui, et au Christ qui est à la fois le chemin et le terme, Celui en qui Dieu lui-même se donne, en qui l'âme trouve Dieu. Or cette activité de prière, c'est toute notre vie religieuse, l'ébauche dans la nuit de la foi de ce que doit être dans la lumière de la vision la vie éternelle au ciel, c'est-à-dire l'épanouissement ultime et la consommation de la vie mystique.

Que devient alors la médiation de l'Église? Elle joue son rôle en nous unissant à Dieu, non en nous séparant de lui par l'interposition de sa présence. Le fondement nécessaire de toute cette activité d'union, c'est la foi, car par la foi seulement nous pouvons connaître le visage personnel de Dieu que cherche et trouve le mouvement religieux de notre âme. La foi suppose une révélation, car elle est connaissance de vérités naturellement inaccessibles, de vérités que nous ne pouvons pas découvrir tout seuls, de vérités que nous ignorerons toujours si on ne nous les dit point. C'est Dieu qui nous les dit, car il est seul à les connaître de plein droit : elles constituent son mystère. Mais c'est par l'Église qu'il nous les dit, de sorte qu'il nous faut rece-

voir la vérité qui sauve de la bouche de l'Église. En outre, à la source de toute notre vie religieuse, qui est surnaturelle, disproportionnée aux facultés naturelles de notre âme, il y a la grâce : cette grâce, c'est par le ministère de l'Église, par le moyen des sacrements, qu'elle nous est conférée. Ainsi la médiation de l'Église, en établissant le contact immédiat de notre âme avec Dieu, loin de contrarier nos aspirations spirituelles, les réalise au contraire. Et dès lors que Dieu a décidé d'utiliser son ministère pour établir, maintenir et enrichir ce contact, sa médiation non seulement n'est pas gênante, mais est encore indispensable. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté »¹ : mais l'Esprit de Dieu n'est pas, là où n'est pas l'Église. C'est pourquoi saint Ignace d'Antioche encore écrivait aux fidèles d'Éphèse : « Vous ne devez avoir avec votre évêque qu'une seule et même pensée... C'est votre avantage de vous tenir dans une irréprochable unité : c'est par là que vous jouirez d'une constante union avec Dieu Lui-même » (ch. IV).

* * *

Indispensable en raison du plan divin, cette médiation de l'Église est pour nous un bienfait. D'ailleurs ce que Dieu a fait il l'a fait par bonté ; l'Église ne peut être et n'est en effet qu'un don de son amour.

Quand nous considérons les aspirations religieuses de notre âme, il ne faut pas que les restes de noblesse qu'elles traduisent nous fassent perdre de vue notre déchéance originelle. La descente de Dieu jusqu'à nous est un pardon et une rédemption. Notre montée vers lui, est une lente guérison. Que le convalescent ne se mette pas sur le pied de l'homme valide et qu'il ne s'irrite pas de précautions que sa faiblesse rend indispensables. L'homme est tombé par la désobéissance, c'est par l'obéissance qu'il se relève, expose saint Paul dans un impressionnant parallèle. La désobéissance d'un seul, Adam, mais qui prolifère indéfiniment en cette multitude de révoltes qui fait le fond de l'histoire religieuse de l'humanité, de l'histoire de chaque âme, et dont chacun de nous a trouvé en naissant la source au fond de soi. L'obéissance d'un seul, le Christ, mais qui demande à entraîner toutes les âmes dans son mouvement de soumission. Il faut un plus grand effort pour se relever quand on est tombé que pour éviter la chute. Il faut un travail plus dur pour redresser un membre que pour le maintenir droit, pour corriger une

¹. II Cor., III, 17.

habitude vicieuse, que pour éviter de la contracter. Ainsi l'obéissance de l'homme pécheur, travaillé au dedans par un désir malsain d'indépendance, demande plus d'efforts et une méthode plus énergique que celle de l'état d'innocence. Et pourtant, peut-on seulement parler d'une vie religieuse sans obéissance, c'est à dire sans soumission à celui qui est le terme et l'objet de toute vie religieuse, Dieu? Cette méthode, rendue nécessaire par notre déformation morale, l'institution de l'Église nous la fournit. Dieu nous donne en elle une éducatrice et une maîtresse, qui, en sollicitant sans cesse au nom de Dieu l'exercice de notre obéissance corrige peu à peu nos habitudes innées d'indépendance et nous place dans cet état de profonde soumission à Dieu, sans laquelle nos aspirations religieuses les plus authentiques ne peuvent que retomber, vaines et déçues.

En outre, il faut pour abolir l'obstacle du péché qui seul nous sépare de Dieu, réparer le passé. L'obéissance de celui qui a désobéi doit avoir le caractère d'une compensation et dépasser les limites de ce qui est strictement dû. C'est pourquoi le Christ a poussé l'obéissance jusqu'à l'anéantissement de la mort en croix, selon l'impressionnante expression de saint Paul. Le chrétien aussi, uni au Christ, doit réparer, et il est bon que l'obéissance qu'il rend à Dieu prenne la forme pénible d'une soumission à d'autres hommes. Car ils sont rares, ceux qui trouvent trop lourde l'obligation d'obéir à Dieu, — quittes d'ailleurs à s'y soustraire, sans même en prendre toujours une pleine conscience, car Dieu ne parle pas d'ordinaire à l'individu d'une manière telle qu'on ne puisse pas refuser d'entendre, et c'est pourquoi encore une fois il est bon que l'Église soit là pour exprimer la volonté divine en termes humains et incontestables, — mais enfin le principe de l'obéissance à Dieu peu le contestent. Ce qui est dur c'est d'obéir à des hommes, car tous sont égaux, et il y a dans cette obéissance un abaissement, un renoncement qui ne se fait pas sans souffrance. Cette souffrance est la plus directe et la plus efficace réparation des révoltes du péché. La médiation de l'Église qui nous l'impose est, de ce chef encore, un bienfait, grâce auquel, si nous savons l'utiliser, nos aspirations religieuses, que les péchés passés et surtout le lointain péché d'Adam alourdissent et retiennent, sont peu à peu libérées.

* * *

Ce n'est pourtant de ce bienfait que l'aspect négatif, et il a un aspect positif beaucoup plus important. La médiation

de l'Église n'est pas seulement ni principalement une pénitence ; elle est faite pour apporter à notre vie religieuse un enrichissement nécessaire. Mais à quoi bon insister sur ce point qui a été mis suffisamment en relief par le rapprochement établi plus haut entre l'institution de l'Église et le mystère de l'Incarnation ? Comment ne pas voir toutes les ressources religieuses que fournit à notre nature sensible ce contact permanent avec l'humanité du Christ ? Que sa parole nous soit portée par des lèvres humaines, au lieu de ne se livrer à nous que sous la forme impersonnelle et morte d'un livre, dont il nous faudrait encore contrôler par nous-mêmes l'authenticité ; que sa grâce, toute intérieure qu'elle soit, nous soit conférée par des ministres vivants et des rites sensibles, comme autrefois quand il mettait sa main sur les malades qu'il guérissait, ou qu'il soufflait sur ses apôtres pour leur conférer le pouvoir de remettre les péchés ; que nos démarches soient dirigées et contrôlées par une autorité extérieure, dans cette vie terrestre où il est si difficile parfois de savoir où est le bien, où est le mal, où est le mieux ; que ses pardons soient prononcés à nos oreilles de chair par une voix humaine et que la paix indicible qu'ils nous apportent soit garantie par un témoignage objectif : en un mot, que la merveilleuse sécurité dont la protection de sa présence visible remplissait les apôtres s'étende jusqu'à nous par le moyen de représentants vivants et visibles, quel bienfait, et comme il est appelé par toutes les indigences de notre nature de chair, comme il compense surabondamment les sacrifices qu'à cette même nature il demande !

La médiation de l'Église eût-elle été nécessaire dans l'état d'innocence ? Toutes ces indigences auxquelles elle remédie sont, sinon nées du péché, du moins fortement accentuées par lui. En tous cas, au ciel elle disparaîtra, le Christ agissant par lui-même et sans intermédiaire en chacun. L'Église alors sera l'assemblée des élus, le corps mystique du Christ, hiérarchisé selon les divers degrés de charité auxquels correspondront les divers degrés d'excellence : mais aucun n'aura pouvoir sur les autres¹, le Christ ne se fera plus représenter par personne puisqu'il sera là lui-même et visible.

Quoiqu'il en soit de l'état d'innocence, dans l'état actuel des choses notre nature blessée, courbée vers la terre et misérablement occupée d'elle-même a besoin pour s'ouvrir à la vie

1. Cela d'ailleurs n'empêchera pas les membres du Corps mystique d'agir les uns sur les autres, les plus élevés faisant part aux autres de leur bien, de façon que même là les élus participent à la fécondité du Bien divin.

de la grâce, pour retrouver au fond d'elle-même un désir effectif de Dieu, du choc sensible d'un contact. L'Église le lui offre et la sauve. Car touché par l'Église, c'est par le Christ que l'homme est touché, par le Christ qui est Dieu et Sauveur.

Tel est le dernier aspect et non le moindre du problème de l'Église.

III. — Le problème de la médiation envisagé du propre point de vue de l'Église

Intermédiaire entre Dieu et les hommes l'Église a pour mission de sanctifier les hommes et de les conduire à la vie éternelle. La puissance qu'elle a reçue pour cela se subdivise en deux grands pouvoirs : le *pouvoir d'ordre*, qui est le pouvoir instrumental de conférer la grâce et de conduire à Dieu la louange, la demande, l'action de grâces et la prière des hommes, par la prière liturgique et principalement par le saint Sacrifice de la messe ; le *pouvoir de juridiction*, qui est le pouvoir de gouverner les hommes dans le domaine religieux : celui-ci lui donne autorité pour proposer infailliblement aux hommes la vérité révélée, exerçant ainsi, toujours dans le domaine religieux, une action directrice sur leurs intelligences ; et d'autre part l'habilité à imposer aux hommes au nom de Dieu des lois et des préceptes de nature à orienter leur activité vers le salut¹.

Il est évident que ces pouvoirs comportent beaucoup plus qu'une simple institution extrinsèque, telle que celle qui constitue dans leur autorité les magistrats d'une société temporelle : car, demander à des hommes de sanctifier leurs frères en se contentant de les autoriser à remplir ce rôle, ce serait leur demander de voler sans ailes. Le pouvoir d'ordre même exige, non seulement de spéciales motions de la grâce pour en bien remplir les obligations, mais encore une surélévation intrinsèque des pouvoirs d'agir du sujet par le caractère sacramentel. Quant aux deux autres, s'ils ne demandent de soi qu'une assistance spéciale et continue de la grâce, ils sont pourtant intimement connexes au pouvoir d'ordre dans lequel ils s'enracinent, et par là se rattachent eux aussi au caractère. Les hommes qui composent l'Église enseignante et dirigeante ne sont donc pas dépourvus des secours divins spéciaux que requiert leur mission surhumaine.

1. Nous adoptons ici la division bipartite de la puissance ecclésiastique proposée par M. Journet : « L'Église du Verbe Incarné » t. I, pp. 173 et 177.

Et pourtant on peut encore se demander : même avec ces secours spéciaux, un organisme social humain est-il en mesure d'assurer une charge telle que la sanctification de l'humanité toute entière? Car l'Église catholique se donne, non comme une médiatrice particulière, mais comme la seule habilitée à donner Dieu aux hommes et à conduire les hommes à Dieu. Si le problème de sa médiation a pu nous paraître résolu du point de vue des droits de Dieu et de la primauté du Christ comme du point de vue des légitimes aspirations spirituelles de l'homme, il se pose encore ici sous un troisième aspect, qui n'est pas peut-être le moins troublant¹.

* * *

Il faudrait d'abord pour qu'elle puisse remplir ce rôle qu'elle soit en mesure d'agir directement sur les âmes. Car, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral, une puissance humaine peut bien s'exercer sur des esprits qui reconnaissent son pouvoir et se soumettent à elle. Mais sur les autres, sur ceux qui ne l'acceptent pas, quelle influence réelle peut-elle avoir? On peut contraindre les corps, mais non les esprits et les volontés.

Or l'Église est un pouvoir humain, qui s'exerce certes au nom du Christ et par la vertu du Christ, mais qui s'exerce de façon humaine : elle enseigne et elle prescrit en proposant à l'homme de l'extérieur des vérités et des commandements ; même son pouvoir directement sanctificateur, le pouvoir d'ordre, s'exerce du dehors par l'application des sacrements qui requièrent normalement pour produire leur effet l'adhésion volontaire du sujet. Dès lors son action sur celui qui ne reconnaît pas son pouvoir semble nulle, quelle que soit l'assistance divine qui la surélève, et elle s'avère inapte à remplir sa mission de médiatrice universelle.

Cette difficulté est grande et on peut la compléter, comme le fait M. Journet, en ajoutant que la vie surnaturelle dans le chrétien suppose une action continue de la grâce, — une action strictement continue pour la conservation des dons reçus, une action moralement continue pour la mise en œuvre en chaque occasion de ces dons sous l'influence de la grâce actuelle et des dons du Saint-Esprit —, alors que l'action de l'Église ne saurait être que discontinue. Bref une bonne part de l'œuvre

1. Nous avons beaucoup utilisé ici les pages importantes que M. Journet a consacrées à la médiation de la hiérarchie (*op. cit.*, pp. 11-23).

du salut semble échapper nécessairement à la médiation de l'Église, tandis que parallèlement on ne voit pas comment toute la part strictement personnelle du retour de l'âme à Dieu, par la prière intime et par les actes individuels de vertu, passerait par ce canal.

Pour résoudre cette difficulté il faut considérer avec soin que si l'Église catholique est visible, c'est à la manière de l'homme dont la partie principale est invisible. L'action de tels êtres, faits de chair et d'esprit, non seulement échappe aux prises des sens par la meilleure partie d'elle-même, mais encore peut être entièrement spirituelle et invisible. L'Église comme l'homme a une vie intérieure. Nous reconnâtrons donc, — utilisant ici encore les parfaites élucidations de M. Journet¹ —, que l'action de l'Église ne saurait s'exercer sans que l'action visible d'enseignement, de gouvernement, de sanctification, des membres de la hiérarchie, soit complétée par une action directe du Christ sur les âmes : soit pour les préparer intérieurement à reconnaître et à accepter l'autorité de l'Église, soit pour conserver en eux les dons reçus et pour les leur faire mettre en action. Mais nous ferons remarquer que ce complément de grâce n'échappe pas en réalité à l'activité totale de l'Église, car il est dû à sa prière, à son sacrifice, à son mérite. L'Église qui prie officiellement pour les justes de toutes conditions, pour les pécheurs, pour les hérétiques et pour les infidèles, leur obtient justement ces grâces qu'elle ne peut pas leur conférer elle-même. De même, dans le retour des hommes vers Dieu, il faut se garder d'exclure de sa médiation tout ce qu'il y a de privé dans la vie religieuse des âmes : car chaque fidèle est membre de l'Église et dans sa prière la plus intime, dans ses sacrifices les plus secrets, c'est l'Église qui en lui s'unit à Dieu, et s'immole pour sa gloire. L'activité de l'Église ne se borne pas à ses actes officiels ; elle est invisiblement présente et agissante en tout chrétien qui prie et fait le bien en vue de Dieu.

Ainsi est réparée par l'immense activité de prière de l'Église ce que son action directe aurait d'irréremédiablement déficient si elle n'était pas préparée et prolongée par l'action complétive du Christ. Mais il reste une autre sorte de déficience qui, de façon plus apparente encore, porte obstacle à l'universalité

1. *Ibidem.*

de sa médiation : c'est son impuissance à atteindre en fait toute l'humanité. Une multitude innombrable d'hommes échappe à l'action visible de l'Église : un grand nombre parce qu'ils ignorent jusqu'à son existence ; beaucoup d'autres parce qu'ils la méconnaissent, n'acceptant pas son rôle et son pouvoir médiateurs. Or le Christ est mort pour tous les hommes et Dieu n'exclut personne du salut. Nul ne sera rejeté qui n'aura pas coupablement refusé la rédemption du Christ. Comment cela est-il compatible avec ce droit que l'Église revendique d'être la médiatrice unique, la seule messagère authentique de la rédemption et du salut ; revendication qu'elle exprime en la brève et saisissante formule : « Hors de l'Église point de salut » ?

Pour sauver ces âmes, il faut évidemment plus qu'une action complétive du Christ, puisque l'action directe de l'Église n'est pas seulement insuffisante, elle est inexistante. Il y faut une action supplétive. Chaque fois que l'action visible de l'Église est impuissante à atteindre un individu, — non seulement pour une raison d'éloignement matériel, comme il en est pour ceux que n'a pas encore touchés la prédication de l'évangile, mais aussi pour une raison d'éloignement intellectuel, comme il en est pour ceux qui, vivant en plein monde catholique, sont empêchés par des préjugés *non coupables* de reconnaître la fonction médiatrice de l'Église, — chaque fois donc qu'un individu sans qu'il en soit responsable est soustrait à l'influence visible de l'Église, Dieu supplée à l'action de celle-ci, par des voies qui nous demeurent mystérieuses, de façon à faire naître à la vie de la grâce et l'y faire persévérer cette âme pour laquelle aussi le Christ est mort.

Mais alors il n'est pas vrai que l'Église visible soit la médiatrice indispensable ? Il n'est pas vrai que : « Hors de l'Église point de salut » ? N'oublions pas encore cette activité continue de la prière, qui est une des formes sociales et visibles de l'action de l'Église : ces suppléances divines à son action visible sont le fruit de sa prière, et n'échappent donc pas à sa médiation. En outre cette grâce qui fait vivre d'une vie religieuse authentique et valable beaucoup d'hommes en dehors des frontières visibles de l'Église, les pousse mystérieusement au dedans d'elles ; elle est faite pour s'épanouir dans l'Église, et seuls des obstacles involontaires, l'ignorance ou l'erreur, s'opposent à cet épanouissement : ces hommes appartiennent à l'Église sans le savoir, en croyant parfois qu'ils ne veulent pas en être ; mais ce qu'ils rejettent violemment sous le nom d'Église catholique n'est qu'un fantôme de leur esprit, tandis

que l'idéal religieux auquel ils tendent de tout leur désir et de toutes leurs forces trouve, sans qu'ils le sachent, sa forme achevée dans l'Église catholique elle-même : en tendant vers cet idéal, c'est donc vers l'Église qu'ils tendent, et en en vivant, c'est de la vie de l'Église qu'ils vivent.

Ainsi, même pour les individus qui mènent une vie religieuse authentiquement surnaturelle en dehors d'elle, l'Église demeure encore la médiatrice nécessaire, bien qu'ignorée, malgré les fatales limitations de son action qui est humaine. Mais il ne faut pas oublier que l'homme étant un être social, le salut et la vie religieuse de l'humanité ont un caractère essentiellement collectif. De ce point de vue, seule l'Église est habilitée pour constituer la société des enfants de Dieu, seule elle est la famille du nouvel Adam, le Christ ; en elle seule l'humanité comme telle, la famille immense du premier Adam, retrouve Dieu et lui rend le culte qu'elle lui doit. Il en résulte que si les individus et en nombre immense peuvent être sauvés et plaire à Dieu, même sans appartenir visiblement à l'Église, même en adhérant à d'autres confessions, aucune société religieuse en dehors de l'Église catholique n'est à quelque titre que ce soit médiatrice entre ses membres et Dieu.

* * *

Est-il besoin de parler maintenant des limitations apportées à l'action de l'Église du fait des déficiences personnelles de ceux qui la représentent ? Péguy a parlé plusieurs fois de la « loyauté de l'Incarnation » : Le Verbe en se faisant homme est allé jusqu'au bout de son jeu, il a revêtu et fait sienne une nature en tout semblable à la nôtre, hormis le péché et les déficiences nées du péché. L'institution de l'Église est le prolongement de l'Incarnation ; c'est l'action infiniment pure, infiniment sûre et droite de Dieu, qui passe par un instrument humain et se soumet volontairement à ses conditions d'infirmité. Or ici l'instrument est une société composée d'hommes qui gardent leur personnalité, et avec elle les misères et les défauts qui l'intègrent ou qui en découlent, y compris le péché. Là encore il faut parler de la loyauté de l'Incarnation : ayant décidé de constituer une société humaine médiatrice entre lui et les hommes, et de faire passer par elle le souffle vivifiant de son Esprit, Dieu a accepté toutes les conditions que comportait un tel instrument, y compris l'ignorance, l'hésitation et jusqu'au péché.

Mais si l'Église est vraiment et pleinement humaine, elle est aussi, comme son chef dont elle est le prolongement et la visible expression, vraiment et pleinement divine. Il importe donc de remarquer qu'en cette qualité elle rejette en dehors d'elle, avec l'infailible spontanéité d'un organisme parfaitement sain, toute impureté : ses membres, même les plus élevés dans la hiérarchie, ne sont réellement d'Église que dans la mesure exacte où ils participent personnellement à sa sainteté.

Il reste vrai pourtant que tout membre de la hiérarchie, chaque fois qu'il exerce légitimement l'autorité qu'il a reçue, représente l'Église et agit en son nom, quelle que soit sa pureté ou son impureté personnelle : du fait des conditions même de l'incarnation de l'Église dans un corps social, la situation d'un homme dans l'Église visible ne correspond pas nécessairement à sa situation dans le Corps mystique. Dès lors la question se pose avec la même force : l'Église dirigeante, composée d'hommes pécheurs, timides et incertains, est-elle capable d'exercer sa mission formidable de sauver et d'amener à Dieu l'humanité toute entière ?

Il importe en une matière aussi délicate, d'éviter avec soin toute simplification outrancière dans un sens ou dans l'autre. L'Église multiplie sur la bouche de ses prêtres dans sa liturgie, et spécialement au saint Sacrifice, les plus fortes professions d'humilité et les invite à confesser leur indignité ; les souverains pontifes et les évêques, dans leurs actes officiels, ne se font pas faute de proclamer leur insuffisance à remplir la charge qui « sans aucun mérite de leur part » leur a été confiée. Ce ne sont pas là formules banales et conventionnelles : quiconque, à quelque degré que ce soit, participe au pouvoir pastoral de l'Église, s'il a un sens juste de la grandeur de sa mission, a conscience, non seulement de son indignité, mais encore de son insuffisance : ce qui est demandé à un pasteur d'âmes est strictement surhumain. Mais d'autre part le Christ a dit aux apôtres et à leurs successeurs : « je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » : ce qui est impossible à l'homme seul lui devient possible avec la grâce de Dieu, et quiconque a une mission dans le domaine surnaturel reçoit des grâces proportionnées pour le remplir.

D'une façon concrète, il est incontestable que l'efficacité de l'action de l'Église dans le monde dépend pour une grande part de la valeur de ceux qui l'exercent et de leur zèle. Qu'un saint Dominique s'emploie à l'œuvre de la conversion des albigeois ou de la réforme de l'Église et aussitôt de merveilleux résultats

se prononcent et s'affirment. Inversement, des pasteurs ou des prédicateurs négligents, font peu de bien, quelquefois font du mal, et souvent laissent s'introduire dans leur troupeau des troubles, des hérésies et des schismes. L'Église est la médiatrice universelle : c'est pour elle une mission à remplir plutôt qu'une titre honorifique et cette mission, à la vérité, ne sera pleinement accomplie qu'à la fin des temps. Les fautes et les erreurs de ceux qui à chaque génération incarnent son autorité entravent sans aucun doute et retardent cet accomplissement.

Mais le Christ veille. Il suscite et il suscitera toujours assez d'hommes zélés et éclairés pour que jamais la tâche ne soit abandonnée, pour que l'Église ne cesse pas de remplir parmi les hommes, avec plus ou moins d'éclat, sa fonction de médiatrice. Quant au bien qui ne se fait pas, il y supplée invisiblement par ces grâces dont nous parlions plus haut et qui n'échappent pas non plus à la médiation de l'Église, puisqu'elles sont le fruit de sa prière, — car à toutes les époques le Christ suscite aussi assez d'âmes de prière et de pénitence pour que soit assurée de façon vivante et efficace cette fonction essentielle de l'Église. Cela ne diminue aucunement la responsabilité de tous ceux qui exercent à quelque degré que ce soit la puissance ecclésiastique : en les dotant de ce pouvoir, Dieu a accepté toutes les limitations que leurs propres déficiences apporteraient à cette action, et il leur demandera compte de ces limitations dans la mesure où ils en sont responsables.

Est-il si étonnant que Dieu ait fait à l'homme, qui semble si peu la mériter, cette confiance énorme? Les chefs qui doutent de leur force craignent la liberté de leurs sujets et préfèrent par un système autoritaire, leur procurer tout ce dont ils ont besoin : et ces chefs ne comprennent pas que ce dont leurs sujets ont besoin avant tout, parce qu'ils sont des êtres libres, c'est de pourvoir eux-mêmes à leurs propres besoins ! Mais un chef qui ne doute pas de lui-même, de son droit et de sa maîtrise, peut respecter dans son gouvernement toutes les libertés et toutes les initiatives. Dieu est le Tout-puissant et dans sa bonté il cherche uniquement le bien des créatures. Il respecte en les gouvernant la liberté qu'il leur a donnée, et par une hardiesse magnifique il leur accorde une part réelle à son gouvernement, comportant initiative, autorité propre et responsabilité. Les imperfections qui en résultent fatalement, — corrigées d'ailleurs par les mille industries d'une providence inlassable et toute-puissante —, sont largement compensées par la perfection supérieure d'une œuvre qui portera la marque

royale de la liberté et de la personnalité. Il y a en définitive beaucoup plus de gloire pour Dieu à gouverner les hommes d'une manière humaine qu'à les traiter comme un troupeau d'êtres inconscients, puisque sa puissance est assez grande pour faire aboutir à son terme ce gouvernement beaucoup plus difficile, mais aussi beaucoup plus noble.

CONCLUSION

On a défini l'Église quand on a dit qu'elle est une société instituée par Dieu pour être médiatrice entre lui et les hommes dans le domaine de la vie religieuse, c'est à dire pour prolonger et étendre jusqu'à nous la médiation visible du Christ, unique sauveur, auteur et consommateur de notre foi.

De cette médiation visible de l'Église découlent pour le fidèle à la fois douceur et amertume. Douceur, parce que c'est elle qui nous met au contact du Christ, « *notre douceur ineffable* » comme chante saint Bernard : l'Eucharistie, confiée à l'Église et que les fidèles ne peuvent recevoir que d'elle, mais qui est mieux qu'une trace, un effet ou un symbole du Christ, qui est le Christ lui-même, représente de la façon la plus expressive toute la douceur, qu'à cet être de chair et d'esprit que nous sommes, cet être qui ne peut se satisfaire que de Dieu, mais que l'inaccessible élévation de la pure spiritualité divine décourage, procure la médiation visible de l'Église du Dieu invisible. Mais amertume aussi, d'abord parce qu'il est dur à l'homme de dépendre d'autres hommes en ces choses toutes spirituelles et tout intimes que sont ses rapports avec Dieu ; et puis parce que le voile d'humanité qui dans l'Église recouvre l'action divine est parfois très épais et lourd à soulever. Combien ont rejeté violemment cet intermédiaire dont ils prétendaient qu'il leur cachait le Christ, et c'est le Christ qu'ils rejetaient du même geste, quand bien même l'ensemble des circonstances de leur révolte semblait leur donner raison sur le plan humain ! Ainsi, frappés ensemble par l'autorité du Saint-Siège, Lamennais se sépare, tandis que Lacordaire se soumet à plein cœur. On voit le premier égarer ses aspirations religieuses en un sentimentalisme stérile, dans le sens d'une religion de l'humanité dont Dieu est absent, le second devient le père Lacordaire.

Mais il faut la foi et une foi vive pour accepter ces choses pour se soumettre à une autorité humaine comme à celle de

Dieu, et sans doute la foi est-elle le plus dur sacrifice qui soit demandé à l'homme. Voici pourquoi l'Église au cours de son histoire a souffert tant de schismes cruels, et pourquoi aussi ceux-là même qui font profession de lui appartenir ont tant de mal à prendre conscience de ce qu'elle est et de ce qu'ils lui doivent. Intermédiaire indispensable entre notre âme et Dieu, elle est le représentant sur terre du Dieu vivant, il faut l'accepter telle qu'elle est avec toutes ses incontestables grandeurs humaines, avec les garanties parfaitement sûres dont s'entourent ses titres, mais aussi avec ses limitations, et les sacrifices qu'il lui arrive d'imposer à notre cœur et à notre intelligence.

Jean-Hervé NICOLAS, O. P.